

MARIE~BERNADETTE DUPUY



ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

ROMAN

TOME 1

LES ÉDITIONS JCL

ABIGAËL

MESSAGÈRES DES ANGES

TOME 1

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952-

Abigaël

Comprend des références bibliographiques.

Sommaire : t. 1. La messagère des anges.

ISBN 978-2-89431-710-5 (vol. 1)

I. Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- . Messagère des anges. II. Titre.

PQ2664.U693A62 2017 843'.914 C2016-941935-5

© 2017 Les éditions JCL

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

Messageries ADP

messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARIE-BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRES DES ANGES

TOME 1



LES ÉDITIONS JCL

*D'une vallée à l'autre, suivez avec moi le destin
de deux jeunes femmes exceptionnelles, Abigaël et Claire,
au sein de ma Charente natale*

NOTE DE L'AUTEURE

Chers amis lecteurs,

Ce livre est un peu particulier, pour deux raisons que je tiens à préciser. Tous ceux qui ont l'extrême gentillesse d'apprécier mes romans et de les suivre titre par titre auront sans doute remarqué mon intérêt pour les guérisseuses de jadis et d'aujourd'hui, ainsi que pour le paranormal, un terme qui couvre de nombreux phénomènes encore inexpliqués.

Ainsi, j'ai donné le premier rôle à Abigaël, une jeune fille dont les capacités médiumniques, révélées dès son enfance, l'ont conduite à devenir passeuse d'âmes. Comme ses aïeules et sa mère, elle est destinée à guider vers la lumière les esprits des défunts attachés au monde terrestre du fait qu'ils n'ont pas compris ce qui leur est arrivé, à savoir leur propre mort.

Qu'on y croie ou non, pourquoi ne pas s'y intéresser, en acceptant le temps d'une lecture d'imaginer ce qui pourrait se passer, ce qui se passe peut-être?

Selon mon habitude, je me suis documentée avec soin et j'ai eu de longs entretiens avec des personnes qui constituent des références dans ce domaine, comme madame Saurya Newdelh et monsieur Alain Grondain, à qui je réitère mes remerciements pour leur soutien et leurs précieux témoignages, ainsi que monsieur Bernardin, archéologue reconnu.

Je voudrais aussi dédier une pensée émue à mon arrière-grand-mère qui avait des dons, comme Abigaël, et qui m'a peut-être inspiré ce nouveau personnage.

Second point important, au fil des pages de cet ouvrage, une sorte de jeu de piste guidera les nostalgiques de la série Le Moulin du loup vers des réponses égrenées au sein même de l'intrigue quant à la destinée de mes personnages bien-aimés et très regrettés par de si nombreux lecteurs, comme me l'a prouvé un abondant courrier. À vous tous qui me soutenez depuis des années, m'encourageant à écrire encore et encore, à créer de nouvelles histoires ici ou ailleurs, je voulais absolument faire ce petit cadeau.

Avec Abigaël, je vous emmène dans une autre vallée de ma Charente natale, la vallée de l'Anguienne, qui possède elle aussi des falaises calcaires, plusieurs grottes dont certaines aménagées en habitats troglodytes et des sous-bois de buis millénaires. Elle est voisine de la célèbre vallée des Eaux-Clares, mais, chut! je n'en dirai pas davantage.

Avec toute mon affection,

Marie-Bernadette Dupuy

Chez l'oncle Yvon

*Bourg de Soyaux, mardi 23 novembre 1943,
5 heures du soir*

Quand elles furent toutes deux descendues de l'autobus, Abigaël serra plus fort la main de sa tante. Le lourd véhicule, équipé d'un gazogène comme la plupart des voitures circulant encore, s'était garé sur la place principale du bourg de Soyaux.

Elles étaient les seules passagères ce soir-là. Le chauffeur était resté au volant et il n'avait pas coupé le moteur. Il redémarra après les avoir saluées d'un geste rapide.

— Nous voici arrivées, ma petite, déclara Marie Monteil en réprimant un soupir. Mais nous ferions mieux de nous abriter dans l'église, le vent est glacial. Ton oncle Yvon ne devrait pas tarder.

— En es-tu sûre, tantine? Peut-être qu'il n'a pas reçu ta dernière lettre, s'inquiéta l'adolescente.

— Il n'y a aucune raison, le courrier fonctionne normalement. Je lui ai dit que nous arrivions à Soyaux ce soir, environ à cette heure-là. Je suis tellement rassurée, Abigaël! Nous aurons enfin un foyer, et à la campagne. Bien sûr, il faudra nous rendre utiles pour compenser, mais le travail ne nous fait pas peur.

Tout en parlant, Marie avait entraîné sa nièce à l'intérieur de l'église Saint-Mathieu, un humble et beau

sanctuaire du plus pur style roman. Très pieuses toutes les deux, elles éprouvèrent le même réconfort en s'asseyant sur un des bancs en bois sombre, qui dégageait une légère odeur d'encaustique malgré les restrictions en cours.

Réconfortée par la sérénité immuable qui régnait entre ces murs séculaires, Abigaël se mit à prier. Sa tante Marie l'imita du bout des lèvres, les paupières mi-closes. Elle avait un visage fin, des yeux en amande gris bleu et un grand front couronné de boucles d'un blond argenté. « Dieu très bon, protégez-nous, protégez cette enfant que le destin m'a confiée », implorait-elle en silence.

Alertées par des bruits de roues à l'extérieur, elles se relevèrent précipitamment, non sans échanger un faible sourire, ayant la même pénible impression d'incertitude. Elles sortirent après avoir fait un rapide signe de croix qui trahissait leur angoisse.

Marie élevait sa nièce depuis sa naissance et sa priorité était de la préserver du moindre danger, du chagrin et de la misère. L'exode de juin 1940 les avait jetées sur les routes comme des milliers d'autres Français. La petite maison de Touraine où elles vivaient avait été bombardée. D'abord, elles s'étaient réfugiées dans une pension de famille de Tours, puis elles avaient échoué à Poitiers où elles avaient logé à l'hôtel, ce qui avait épuisé leurs maigres économies.

Enfin, à bout de ressources, Marie Monteil s'était résignée à demander de l'aide à l'unique personne qui pouvait encore les secourir. Elle avait écrit une longue lettre à Yvon Mousnier, l'oncle paternel d'Abigaël. L'homme possédait une grande ferme en Charente, dans la vallée de l'Anguienne. Sa réponse avait tardé, mais, finalement, il avait accepté de les héberger en souvenir de son frère Pierre. La douce femme, bien que

soulagée, avait su lire entre les lignes. Sa nièce et elle devraient mettre la main à la pâte, ce qu'elle jugeait tout à fait normal.

La France entière était occupée; la ligne de démarcation n'existait plus. Elle avait été supprimée un an auparavant et il n'en restait plus de trace à la date du premier mars¹. Il fallait se plier à la loi des nazis, subir suspicions et contrôles, autant de la part des Allemands que de certains compatriotes.

En sortant de l'église, dont les pierres grises et le clocher carré subissaient les assauts d'un vent chargé d'humidité, Abigaël désigna d'un geste un attelage à l'arrêt, le long d'une maison voisine.

— Regarde, tantine. Une voiture tirée par un cheval.

— C'est lui, c'est ton oncle Yvon. Il a vieilli, mais je le reconnais.

L'adolescente respira profondément, sans pouvoir calmer les battements plus rapides de son cœur. Elle aurait pu s'enfuir sur-le-champ; elle avait l'impression que l'homme, dont elle observait les traits émaciés, n'était pas animé des meilleures intentions à leur égard. Son regard brun était froid et méfiant; son nez busqué et ses mâchoires carrées semblaient indiquer une nature rude, de même que ses sourcils broussailleux, poivre et sel comme ses épais cheveux coiffés en arrière.

— Allons, ne crains rien, lui murmura Marie.

— Devrons-nous parler de... Enfin, tu sais bien à quoi je fais allusion.

— Pas dans l'immédiat, surtout. Mais, si le sujet est abordé, il sera difficile d'éviter la discussion.

Dès qu'il les avait vues, Yvon Mousnier avait décoché

1. Les aménagements ont été ôtés de novembre 1942 à mars 1943.

un coup de fouet à sa jument, une bête au poil roux et à la crinière jaune, pour s'approcher de l'église. Il arrêta la charrette devant elles.

— Bonsoir, Marie, dit-il d'un ton sec. Vous avez pris un sacré coup de vieux.

— Nul n'échappe à la nature, Yvon, rétorqua-t-elle, un peu vexée. Pas même vous!

— Sans doute! Montez vite, il va pleuvoir. On ne doit pas traîner. Alors, c'est toi, Abigaël, la fille de Pierre! Tu n'as rien du frangin, dis donc! La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais pas plus haute que trois pommes.

Il se força à rire dans un souci d'amabilité. Abigaël redressa la tête et tenta un sourire poli en guise de réponse. Elle était de taille moyenne, menue et de manières discrètes; on hésitait à lui accorder ses quinze ans, tant qu'elle ne parlait pas. Très vite, cependant, si on discutait avec elle, ses propos, son élocution aisée, sa voix légère et flûtée, apaisante, mais bien timbrée, la rangeaient parmi les jeunes filles et non parmi les enfants.

Marie Monteil retint un soupir de nervosité, car Yvon avait fait allusion aux obsèques du père d'Abigaël.

— Tu ressembles à ta mère, ajouta le fermier.

— Oui, tantine affirme que je suis le portrait vivant de maman, répliqua l'adolescente d'un ton net.

— Tu causes pointu comme une fille de la ville. Faudra pas faire trop ta maligne, chez nous!

— Abigaël n'a jamais fait sa maligne, protesta Marie. Mettons-nous plutôt en route, nous discuterons plus tard.

— Vous n'avez que ça comme bagage? Une valise? s'étonna Yvon, agacé d'avoir été contredit.

— Nous avons tout perdu. Mais la Croix-Rouge nous a donné quelques affaires. Ne vous tracassez pas, Yvon, nous tâcherons d'être le moins gênantes possible et de ne pas déranger votre épouse. Nous allons la secourir,

également. Comme je vous l'ai écrit, nous ne voulons pas être une charge. Abigaël et moi savons coudre, tricoter et raccommoder. Tenez, je vois un accroc à la manche de votre paletot, que je me ferai un plaisir de réparer.

— Ouais, je préférerais un coup de main pour ramasser les betteraves. Il faut s'en occuper avant les premières gelées, sinon je n'aurai pas de quoi nourrir mes bêtes cet hiver.

La valise à bout de bras, Abigaël grimpa lestement dans la charrette, sous le regard à la fois méfiant et inquisiteur de son oncle. « Une jolie fille, oui, mais, si elle tient de sa mère sur tous les plans, il ne faudrait pas qu'elle nous cause des ennuis », se disait-il.

Marie jugeait inconvenante la façon dont Yvon Mousnier fixait leur nièce. Elle toussota et feignit d'avoir du mal à se percher sur le marchepied en fer du véhicule.

— Je n'ai plus l'habitude de ce mode de locomotion, avoua-t-elle quand le fermier se décida à l'aider.

— Peut-être bien qu'il n'y a plus un seul canasson dans le nord de la France, lança-t-il, mais, ici, c'est le contraire, madame Marie. Malgré la réquisition, j'ai pu garder ma jument et son rejeton.

— Comment avez-vous fait? s'enquit Abigaël avec un réel intérêt.

— Je me suis débrouillé. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus. Et puis, autant te prévenir, tiens ta langue dans le pays! Personne te connaît; alors, dès que tu croi-
seras un voisin, il te posera des questions.

— Ai-je le droit de me présenter comme votre nièce, la fille unique de votre frère Pierre?

— Bien sûr, nigaude!

Abigaël détourna ses grands yeux clairs dessinés en amande, d'un bleu très pur. Ces prunelles d'azur limpide s'accordaient avec sa carnation laiteuse et sa longue chevelure châtain clair qui dansait sur ses épaules

menues en souples ondulations. Le nez droit, les joues rondes, elle avait une bouche en cœur aux lèvres d'un rose vif.

Marie s'était crispée en entendant le mot nigaude. Cependant, il leur fallait tolérer ce genre de langage, comme il leur faudrait sans nul doute supporter d'autres humiliations, d'autres vexations.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, toute la journée, du côté de Poitiers? Vous n'avez pas trouvé de travail, là-bas? demanda Yvon en poussant sa jument au trot.

— Hélas! non, hormis un peu de couture, de quoi acheter du pain... quand nous en trouvions à vendre, expliqua Marie. J'avais vendu des vignes, avant la guerre. J'ai tenu un maximum de temps sur cet argent. J'ai dû renoncer, après l'exode, à mon projet de gagner l'Amérique. Je voulais emmener Abigaël là-bas et que nous commençons une nouvelle vie. Ce n'était qu'un rêve.

— Fi de loup! en Amérique, rien que ça! s'esclaffa-t-il. Vous n'êtes pas des youpines, pour fuir la patrie comme ça!

Cette fois, ce fut Abigaël qui se tétanisa, outrée. D'une extrême sensibilité, ouverte à la souffrance de son prochain, elle avait beaucoup prié Dieu d'épargner les Juifs, persécutés par les nazis. Elle crut revoir des étoiles jaunes en tissu grossier sur la poitrine des femmes, des vieillards, des enfants. Tant d'étoiles jaunes!

— Ce n'était pas une fuite, oncle Yvon, précisa-t-elle à mi-voix, juste un départ vers une terre lointaine.

Le fermier haussa les épaules et donna un coup de fouet au cheval.

— Je t'en ficherais, des terres lointaines, moi! gronda-t-il. Tu me parais une sacrée prétentieuse! Et, pareil, quelle idée, ce prénom, Abigaël! Mon frère aurait pu choisir un prénom de chez nous, je le lui avais dit, à ta naissance. Les soldats allemands vont tiquer, à mon

avis. Ils viennent chez moi acheter des légumes et du lait pour ravitailler la kommandantur. Abigaël! Ils vont te prendre pour une Juive.

— Les papiers de ma nièce leur prouveront qu'il n'en est rien, comme la croix qu'elle porte au cou, s'enflamma Marie Monteil. Abigaël est catholique, une fervente catholique. Quant à ce prénom, il est cité dans la Bible. Il signifie « source de joie » en hébreu et, je peux en témoigner, je n'ai jamais eu à regretter d'avoir pris ma nièce sous mon aile. De l'élever m'a offert le bonheur au quotidien.

Mal à l'aise, l'homme n'osa pas protester. Il pensait à la tragédie qui avait présidé à la naissance d'Abigaël. Sa mère Pascaline était morte en couches dans un flot de sang. Deux ans plus tard, Pierre Mousnier succombait à la tuberculose, à peine âgé de trente ans. Sur son lit d'agonie, son frère lui avait fait promettre de veiller sur la fillette. Yvon s'était engagé à ne jamais laisser Abigaël dans les difficultés. En réalité, il savait très bien, à l'époque, que Marie, la sœur aînée de Pascaline, tiendrait son rôle de marraine sa vie durant.

— Il faut dire, madame Marie, fit-il remarquer tout haut d'un ton radouci, que vous n'auriez laissé personne vous prendre la gamine quand mon frère est mort, et même avant. Je vous revois comme si c'était hier à l'enterrement de ma belle-sœur... Vous teniez la petiote sur votre giron; on aurait cru que c'était la vôtre, pardi!

— Oui, je m'en souviens également.

Marie ferma les yeux, émue. Elle s'était improvisée mère de substitution dès que Pascaline avait expiré. Célibataire et de douze ans plus âgée que sa sœur, elle s'était acharnée à sauver le faible nourrisson que le destin lui confiait. « La sage-femme qui a constaté le décès de Pascaline m'a été d'un précieux secours, se remémora-t-elle. J'ai appris en ces jours de deuil à

langer un nouveau-né, à préparer des biberons, à bercer ma petite protégée en chantonnant doucement pour l'endormir.»

Abigaël ne prêtait plus attention à la conversation. Elle percevait avec une acuité particulière l'animosité de son oncle et elle voulait s'en préserver. Pour échapper à la perception aiguë qu'elle avait des sentiments d'autrui, selon son habitude, elle s'absorba dans la contemplation du paysage.

La course des nuages dans le ciel la fascinait. C'était de lourdes masses couleur de plomb parmi des écharpes d'un blanc terne qui servait de toile de fond aux branches dénudées des frênes et des châtaigniers. Le vent soufflait si fort que les arbres tremblaient et se ployaient, semblables à des êtres désespérés agitant des bras décharnés.

L'attelage passa dans un premier hameau, après avoir traversé la route de Périgueux. Yvon Mousnier débita quelques banalités sur les impératifs de la guerre; Marie approuvait à mi-voix ou se taisait.

— Je prends un chemin de terre, ici, ce sera plus court, déclara-t-il en dirigeant la jument vers une trouée entre des chênes au feuillage roussi.

Tout de suite, la charrette devint moins confortable, secouée par les cahots. Les roues suivaient soit des ornières boueuses, soit un sol rocailleux inégal. Au bout d'une trentaine de mètres, Abigaël éprouva une tension pénible assortie d'un malaise familier. Il y avait une présence, toute proche. Son regard se posa à l'endroit précis d'où lui venait la sensation, là où se tenait une silhouette enfantine sur le talus moussu. « Une petite fille en robe noire, sans manteau ni foulard. Elle ne fait pas un geste, elle me fixe. Mon Dieu, comme elle a l'air triste! Est-elle vraiment là, dehors, par ce mauvais temps, ou bien suis-je la seule à la voir? » se demanda-t-elle.

Abigaël garda le silence. La charrette frôla la fillette toujours immobile en projetant des éclaboussures terreuses. Une personne de chair et d'os aurait été renversée, mais l'enfant restait là, la mine égarée, pétrie d'effroi.

« Pauvre petite âme errante, attends-moi », pensa Abigaël de toutes ses forces.

Elle se retourna, fébrile. L'étrange apparition avait disparu, comme effacée par les bourrasques de novembre.

— Il s'est passé du vilain, par ici, y a trois mois de ça, dit soudain son oncle. Un couple et sa gamine! Ils habitaient une bicoque à l'abandon, là, sur notre gauche. La milice traquait des résistants. Le père en était sans doute, ce crétin. Un jour, une patrouille a débarqué et ça a donné une fusillade. Pas de quartier! La femme et la gosse ont été tuées comme le type.

Marie Monteil se signa, livide. Abigaël, le souffle court, se mit à prier du bout des lèvres, les mains jointes sur ses genoux. Sur ses joues blêmes, la pluie se mêlait à ses larmes.

Un quart d'heure plus tard, le fermier désigna à ses passagères des bâtiments d'allure assez moderne entourés d'un mur que couronnait une ceinture de barbelés.

— La centrale électrique. Les Boches la surveillent, ils ont peur d'un sabotage. Les gars en poste me connaissent, mais ils vont sûrement vérifier vos papiers.

Ce n'était pas la première fois que Marie et sa nièce croisaient des soldats allemands. Cependant, elles se raidirent, inquiètes. Yvon joua la désinvolture en saluant les deux sentinelles casquées, bottées, l'arme à l'épaule.

— Je ramène de la famille, expliqua-t-il après avoir pesté contre le mauvais temps. Ma nièce et une belle-sœur.

Impassible, Abigaël tendit sa carte d'identité, imitée par Marie. Le soldat qui examina le document eut un petit rire et fit remarquer :

— Jolie, votre nièce, monsieur Mousnier, bien jolie!

— Toutes les petites Françaises sont jolies, blagua le fermier. Allez, à la prochaine!

La jument renâcla avant de reprendre le trot. Marie se signa, pâle de nervosité.

— Ce n'est guère rassurant, si vous habitez dans le voisinage, chuchota-t-elle.

— Je ne suis pas d'accord. Vaut mieux pactiser en surface et faire ce qu'on veut dans leur dos, rétorqua-t-il entre ses dents.

De nouveau indifférente, Abigaël aperçut des ruines en partie dissimulées par un fouillis de ronces et de sureaux; elle reconnut une roue à aubes. La course argentée d'un gros ruisseau la renseigna. « Un moulin. Des gens y ont été heureux », pensa-t-elle, émue. Ce n'était qu'une sensation fugitive, une sorte de message émanant des murs écroulés et d'un pan de toiture noir d'humidité, mais Abigaël se promit d'en savoir plus.

Bientôt, ils entrèrent dans un hameau curieusement baptisé Le lion de Saint-Marc, ainsi que l'indiquait un panneau en bois.

— On sera vite arrivés, maintenant, s'écria Yvon. Hue, Fanou, hue, dépêche-toi un peu. Il pleut fort, à présent.

L'animal poussa un bref hennissement et prit le grand trot. Ballottées à droite et à gauche, Marie et Abigaël durent se cramponner aux rebords de la charrette.

— Mettez votre valise sur vos têtes, ça vous évitera d'être trempées, recommanda le fermier.

— Ce serait une bonne idée si vous ralentissiez un peu, nota Marie. Nous sommes obligées de nous tenir.

— Autant prendre la pluie, tantine, conseilla la jeune fille.

Assez large, blanc et plat, le chemin longeait des pans de falaise curieusement creusés par des grottes comme autant de fenêtres voilées de lierre. On aurait dit de solides murailles érigées d'un seul bloc. L'entrée de certaines cavités paraissait avoir été aménagée. La végétation, couleur de rouille, jetait une touche plus gaie sur cette palette de grisaille.

— S'agit-il d'anciens habitats troglodytes? s'enquit Marie. Il en existe en Touraine aussi.

— Bah, ce sont des cavernes. Paraît que des ermites vivaient là, il y a des siècles, hein, marmonna le fermier. On ne peut pas y accéder, faudrait escalader la paroi. C'est dangereux, j'ai toujours interdit à mes gamins de grimper là-haut. Pareil pour toi, Abigaël.

— Oui, mon oncle, répondit-elle sagement, certaine pourtant de désobéir, irrésistiblement attirée par ces masses de pierre d'où semblaient s'élever des appels mystérieux étouffés, adressés à elle seule.

Ferme d'Yvon Mousnier, un peu plus tard

« Nous voici enfin à l'abri! » songea Marie quand la charrette pénétra dans une vaste cour empierrée. D'un élan irréfléchi, elle attira Abigaël dans ses bras en la tenant par l'épaule.

— Nous ne risquons plus rien, lui dit-elle à l'oreille. Regarde, c'est une grande ferme. La maison en impose.

Abigaël étudia d'un œil intrigué la résidence en question, un édifice rectangulaire en pierres calcaires percé de plusieurs fenêtres. Perchée dans la charrette, elle en voyait une grande partie par un portail gris aux ferrures noires, encadré de colonnes carrées et flanqué d'un portillon de même facture, qui était resté ouvert sur un vaste jardin. L'ensemble avait un air cossu et élé-

gant, même sous le ciel gris et la pluie drue. Une des cheminées fumait, promesse d'un bon feu de bois.

— Vous ne descendez pas? Je dois dételer ma bête et la rentrer à l'écurie, ronchonna Yvon. C'est cette porte ronde, là. Autant que vous repérez l'endroit. Hé, gamine, tu vas apprendre à t'occuper des chevaux.

— Est-ce le bon moment? s'inquiéta Marie. Nous voyageons depuis ce matin, Abigaël a besoin de se reposer et de faire un brin de toilette.

Exaspéré, Yvon sauta lourdement du siège. Son béret en feutrine noire dégoulinait, comme sa veste.

— Du repos, de la toilette, et quoi encore? Je vous préviens, madame Marie, ici on bosse dur. Autre chose, Abigaël, c'est autant ma nièce que la vôtre; j'entends que ce soit clair, bien clair! Si je décide de lui montrer comment on dételle la jument, vous n'avez rien à dire.

— Ne t'inquiète pas, tantine, ça m'amuse. Je ne suis pas si fatiguée.

Sur ces mots, Abigaël descendit à son tour du véhicule. Elle tourna un dernier regard vers le muret qui séparait la cour du corps de logis et aperçut derrière une des fenêtres du premier étage le visage d'une femme. Elle salua l'inconnue d'un léger signe de tête, tout en donnant la main à sa tante qui posait le pied à terre, encombrée de leur valise.

— Je croyais que vous nous accompagneriez à l'intérieur, Yvon, protesta Marie.

— Allons, ne faites pas tant de manières! Pélagie est au courant de votre arrivée. Vous la connaissez, quand même! Bon sang, ma femme ne vous mangera pas!

« Mais elle a dû se ruer dans une des chambres pour voir de quoi nous avons l'air », supposa avec justesse Abigaël.

Le fermier se dirigea vers la large porte ronde à deux battants de bois, peinte elle aussi en gris et ornée

de ferrures noires comme le portail. Abigaël, qui marchait près du cheval, lui caressa l'encolure. Elle aimait les animaux et souvent ils le lui rendaient bien.

— J'ai raison, pardi! marmonna son oncle. Tu vas habiter avec nous et il faut que tu saches te débrouiller avec nos bêtes. Bah, ça ne manque pas. J'engraisse deux cochons, j'ai une truie qui me fait deux portées l'an et beaucoup de volaille, aussi, des oies, des canards et des poules, de bonnes pondeuses, tu peux me croire. Vu les restrictions, c'est appréciable d'avoir des œufs tous les matins. Chez les Mousnier, on ne s'endort pas le ventre vide. Et pas besoin de tickets d'alimentation.

Ils avaient pénétré dans le bâtiment sombre où régnait une puissante odeur animale. Abigaël compta deux vaches, une mule et un autre cheval, à la robe grise, celui-là.

— Sais-tu tirer le lait? demanda Yvon.

— Non, mais j'apprendrai.

— Tu as intérêt, plaisanta-t-il avec un clin d'œil.

Son attitude familière rassura un peu l'adolescente. Elle suivit des yeux chacun de ses gestes pendant qu'il débarrassait Fanou de son harnachement, sans même remarquer la présence de sa tante, debout à l'entrée de l'écurie. Marie Monteil attendait qu'il ait terminé, comme indifférente à sa propre lassitude et à son manteau humide.

— Ne te fie pas à mes coups de gueule, déclarait l'homme. Je suis bourru et j'ai mes humeurs. Mais tu es la fille de Pierre, la petite de mon frère, et ça compte pour moi.

— Je vous remercie, mon oncle.

Abigaël savait qu'il était sincère. Elle percevait contre son gré la véracité des paroles qu'on lui prodiguait ainsi que la force, bonne ou mauvaise, des sentiments d'autrui. Son intuition ne la trompait jamais, ce qui la poussa à s'interroger. «J'ai senti un flot de pensées hostiles, tout

à l'heure, quand mon oncle est arrivé en charrette. J'ai eu un peu peur et j'ai eu envie de m'enfuir. Pourquoi? Cet homme est du même sang que mon père, il vient de me le rappeler et il ne ment pas. Que dois-je craindre de lui? »

— On commence à traire dans une heure, annonça Yvon. Rejoins ta tante, Pélagie te donnera de quoi goûter.

— Je n'ai pas faim, mais c'est gentil à vous.

— Pélagie, ma femme, tu l'appelleras tata. Elle sera contente.

Voyant la jument attachée dans sa stalle devant un râtelier garni de foin, Abigaël tourna les talons. Elle marchait vers la cour lorsqu'elle vit Marie, transie, les bras croisés sur sa poitrine.

— Tu étais là, tantine? Quelle idée, il fallait rentrer au chaud!

— J'ai du mal à t'abandonner, même cinq minutes, après tout ce que nous avons enduré ces derniers mois.

L'adolescente eut un sourire attendri. Elle s'empara de la valise et traversa la grande cour. Il fallait emprunter ensuite le portillon en bois, un court escalier en pierre donnant accès à une étendue herbeuse devant la grande maison.

Elles n'eurent pas besoin de frapper; la porte double s'ouvrit et la dénommée Pélagie leur apparut, une grimace sur les lèvres en guise de bienvenue.

— Sale temps! grommela-t-elle. Je me demandais si vous alliez rester dehors jusqu'à la nuit. Entrez, entrez donc!

C'était une de ces créatures sans âge qui semblait n'avoir jamais été jeune ni heureuse, sèche de corps et d'âme, la face osseuse; ses cheveux bruns étaient cachés sous un carré de tissu gris. Vite, elle leur présenta un dos maigre afin de tracer deux fois le signe de croix sur sa poitrine.

Marie et Abigaël la suivirent dans une vaste pièce assez haute de plafond à laquelle on accédait par un vestibule au carrelage coloré. D'énormes poutres noircies par la fumée de plusieurs décennies supportaient des tresses d'ail et d'oignons ainsi que des tiges de haricots garnies de cosses. Attirée par le feu qui flambait dans la cheminée, Marie s'en approcha aussitôt, les mains tendues.

— Seigneur, quel plaisir de pouvoir se chauffer! dit-elle.

Penchée sur la plaque en acier d'une lourde cuisinière en fonte, Pélagie ne répondit pas. Un tablier en toile bise ceignait sa taille et une robe en laine beige flottait sur son corps émacié jusqu'à ses chevilles.

— Je vais vous montrer la chambre, finit-elle par annoncer d'une voix rauque. C'est dans le grenier. Le gosse y couchait, mais, s'il vous gêne, il dormira là, dans la soupente. Il s'y sent à l'abri.

Elle pointa l'index en direction d'un garçon assis dans un coin, le visage inexpressif au teint pâle et la bouche tordue par un rictus involontaire. Une tignasse rousse, presque orange, qui ne devait jamais être coiffée, luisait dans le reflet des flammes.

— Bonsoir, Grégoire, dit doucement Abigaël.

Sa tante l'avait prévenue. Le couple avait eu un fils handicapé mental à la suite de deux enfants tout à fait normaux, Béatrice, l'aînée, qui aurait dix-neuf ans en janvier, et Patrick, un robuste gaillard de dix-sept ans.

— Dis bonsoir, Grégoire, enfin, et lève-toi, ordonna Pélagie. C'est ta cousine Abigaël et sa tante Marie.

L'injonction terrorisa le malheureux. Il se replia sur lui-même en dissimulant sa figure de l'avant-bras gauche.

— Je suis contente de faire ta connaissance, insista Abigaël. Nous serons bons amis, tu verras.

Un hoquet moqueur échappa à la mère du garçon. Yvon entra, tapa ses souliers sur la pierre du seuil et referma derrière lui.

— C'est le déluge, dehors! s'exclama-t-il. La pluie, je m'en fiche. Seulement, le vent souffle fort. Il viendrait une tempête que ça m'étonnerait pas.

— Une tempête? répéta sa femme. Mon Dieu, protégez-nous, c'est point ordinaire, ça.

Elle darda un regard de côté sur les nouvelles venues, comme si elles étaient responsables.

— Vaudrait mieux traire tout de suite, Yvon, gémit-elle. Les vaches garderont le lait, si le temps se gâte. Et il va se gâter, on peut en être sûrs.

Marie retint un soupir, ayant parfaitement compris l'attitude hostile de Pélagie. « Ma sœur a dû se heurter à tant de gens incrédules qui, ne pouvant admettre ses dons, la traitaient de sorcière, même encore au vingtième siècle. Je suis certaine que, jadis, Pascaline et Abigaël auraient été menées au bûcher », songea-t-elle.

— En quoi puis-je me rendre utile? demanda-t-elle tout haut. Si vous m'indiquez où est notre chambre, vous n'aurez pas besoin de vous déranger, Pélagie.

— Ce n'est pas de refus. Suffit de monter au premier étage, vous verrez une porte au fond du palier, il y a un escalier qui conduit au grenier.

— On ne peut pas vous offrir mieux, renchérit le fermier. Les chambres du premier étage sont toutes occupées. Mais allez voir, il s'agit d'une pièce fermée par des cloisons que le grand-père avait plâtrées. Pour l'hiver, j'installerai un poêle. Il y en avait un, par le passé. Le tuyau entre dans le conduit de cette cheminée, là.

— Nous serons très bien, affirma Marie sur un ton ferme. C'est un grand soulagement, Yvon, d'avoir un logement qui ne risque plus d'être bombardé, de pouvoir rester au même endroit, aussi.

Il haussa ses larges épaules et se servit un verre de vin. Dehors, le vent prenait de la puissance; on l'entendait rugir et siffler. La pluie frappait le sol avec la même virulence.

Indifférente aux discussions et aux intempéries, Abigaël s'était accroupie près de Grégoire. Elle avait remarqué sa façon insolite de tenir le bas de son gilet remonté, comme pour former une poche. Il cachait quelque chose.

— Qu'as-tu contre toi, cousin? interrogea-t-elle avec douceur.

— Un chaton à moitié crevé, répondit sa mère. Il est fichu, mais ce crétin ne veut pas le jeter sur le tas de fumier.

— S'il n'est pas mort, c'est bien normal, répliqua Abigaël. Ce ne serait pas respectueux.

Yvon poussa un gros éclat de rire proche du hennissement. Pélagie ricana aussi. Grégoire, lui, se mit à sangloter.

— Ne pleure pas, chuchota l'adolescente. Montre-moi ton petit chat.

— Pas la peine de faire tant d'histoires, s'égosilla Pélagie. La chatte aura d'autres petits au printemps. Sainte Vierge, il m'en cause, des tracas, ce drôle!

Marie Monteil demeurait à la même place, impressionnée par les gestes saccadés de la femme et ses intonations hargneuses. L'avenir lui sembla lourd de désagréments, malgré sa satisfaction d'avoir de nouveau un foyer stable.

— Viens, Abigaël, dit-elle tout bas. Je ne voudrais pas déranger davantage, si c'est l'heure de la traite.

— Si vous faisiez moins de chiqué, avec vos habits de la ville et vos godasses en cuir, vous pourriez aider, rétorqua Pélagie, manifestement exaspérée.

— Mais je l'ai expliqué à votre mari, je ne fais pas

de chiqué, ce sont des affaires distribuées par la Croix-Rouge, se défendit Marie. Et j'apprendrai à traire dès que possible.

Abigaël eut un léger sourire en écoutant les justifications de sa tante. Comme rassuré par son expression sereine, Grégoire lui tendit soudain un paquet de poils blancs inerte.

— N'aie pas peur, je veux le caresser, murmura-t-elle. Je ne lui ferai aucun mal. Je sais soigner les chats.

Les poings sur les hanches et la tête penchée, Yvon Mousnier fixait sa nièce d'un œil furibond. Cependant, il n'intervint pas, désireux d'avoir la confirmation de ce qu'il soupçonnait. « Se soucier d'une bestiole en train de crever! Sa mère aurait fait la même chose. Je pourrais parier gros qu'elle va le guérir, le chat », se disait-il.

Victime du poids des superstitions, le fermier avait mal accepté les dons si particuliers de sa défunte belle-sœur, mais suffisamment, néanmoins, pour assister à des séances de ce genre sur des humains ou des animaux. Il n'avait rien oublié malgré les années écoulées et il craignait notamment, autant qu'il l'admirait, le mystérieux pouvoir de guérison dont Pascaline et Abigaël avaient hérité. Dans son esprit, le mot pouvoir résonnait avec la force d'une malédiction.

— Si ce n'est pas malheureux de voir ça! gronda son épouse, qui observait elle aussi les gestes de l'adolescente.

Abigaël n'entendait rien, tout entière concentrée sur le fragile petit corps du chaton. Grégoire avait perdu son air hagard, comme intrigué par cette fille aux grands yeux bleus qui l'appelait cousin.

« Il est faible, mais il peut vivre, il veut vivre », pensait-elle en communiquant à l'animal des ondes chaudes, riches en énergie et imprégnées d'amour.

Le silence s'était fait pour Abigaël, un silence ouaté, épais, dans lequel se noyaient les bruits ordinaires d'une

maison, comme le tic-tac de la pendule et le crépitement du feu. La pluie martelait les tuiles du toit et le vent secouait les volets, mais rien ne lui était perceptible tant elle guettait le retour à la vie du chaton.

Marie patientait, anxieuse. L'audace de sa nièce la fascinait. Pendant le voyage, elles avaient convenu de se montrer discrètes, de ne pas inquiéter ni irriter la famille Mousnier. Ces bonnes résolutions avaient volé en éclats en une poignée de minutes. « Abigaël ne peut pas s'en empêcher, déplora-t-elle en son for intérieur. Mais, là, il aurait été sage de s'abstenir. »

Elle fut soulagée, mais bien à tort, quand sa nièce se releva, après avoir confié la petite bête à Grégoire.

— Il faudrait le nourrir, déclara-t-elle d'une voix nette. Vous avez sûrement du lait bouilli, tante Pélagie? Et un peu de sucre.

— Seigneur Dieu, crois-tu que je vais sacrifier du sucre pour un chat? se récria la femme, indignée. Ce matin, j'ai failli la jeter dans la cuisinière, cette bête. Si elle veut manger, elle n'a qu'à chasser. Les souris ne manquent pas, hélas!

Le garçon poussa un cri strident en se balançant sur son tabouret. Yvon leva les bras au ciel.

— Je fiche le camp à l'étable, moi, vous me cassez les oreilles. Et toi, ma femme, pas la peine de brailler comme ça. Abigaël, il y a du lait dans la casserole, là, au coin du buffet. Prends l'écuelle de la chatte, là, au coin de l'âtre.

— Merci, mon oncle, vous êtes bien aimable, répliqua-t-elle en souriant.

Elle se forçait, effarée par les propos de Pélagie. La seule idée d'une créature brûlée vive lui brisait le cœur et lui donnait la nausée. Dès que le fermier fut sorti, elle s'approcha à nouveau de Grégoire, l'écuelle remplie de lait à la main.

— Quand il aura bu, continue à le garder contre toi. Il va se remettre. J'ignore le mal dont il souffrait, mais il est sauvé. Et quoi de plus utile qu'un chat pour se débarrasser des rongeurs!

La mine renfrognée, Pélagie Mousnier chaussa ses sabots et enfila un vieux manteau sur sa robe et son tablier.

— Je rejoins mon mari, maugréa-t-elle.

Peu après, Marie la vit traverser la cour baignée par la clarté bleuâtre du crépuscule. Il pleuvait à torrents et la bise sifflait dans la cheminée.

— Montons, Abigaël, je suis curieuse de découvrir notre chambre, dit-elle.

— Nous revenons vite, cousin, affirma la jeune fille à l'adresse de Grégoire. N'aie pas peur, la traite dure un certain temps. Je serai là au retour de tes parents.

Le garçon hocha la tête, tout content. Une étincelle de joie brilla un instant dans ses yeux verts. Abigaël prit la valise et se rua dans l'escalier. Sa tante, épuisée, la suivit d'une allure plus tranquille.

Elles pénétrèrent bientôt dans la pièce qui leur était attribuée. Il y faisait déjà sombre.

— La nuit tombe et la tempête approche, annonça l'adolescente en avisant une chandelle fichée dans un bougeoir en fer émaillé.

D'un geste rapide, elle craqua une allumette et mit le feu à la mèche de la bougie. L'aménagement sommaire du lieu aurait pu les décourager, mais elles poussèrent de concert un soupir ravi.

— Il y a quand même des lits, nota Marie. Je croyais que nous coucherions sur des paillasses. Une armoire aussi... enfin, ce qu'il en reste!

Abigaël considéra d'un regard amusé le meuble vermoulu et les lits étroits en question, au cadre métallique rouillé. Des draps et des couvertures étaient pliés au

bout sur les matelas défraîchis. Elles disposaient d'une petite fenêtre basse qui donnait sur le jardin.

— Tantine, nous avons droit à une table et deux chaises. Je pourrai continuer à étudier.

— Je compte surtout t'inscrire au lycée d'Angoulême.

— Je n'aurai pas le temps de retourner en classe, trancha Abigaël. Je te parlais d'étudier mon manuel d'herboristerie.

— Nous en discuterons plus tard. Installons-nous. Mon Dieu qu'il fait froid, ici! Tu dois être très déçue, ma pauvre enfant, de l'accueil qu'on nous a réservé.

— Non, ça m'est complètement égal, tantine. J'ai vu une fillette, tout à l'heure, au bord du chemin, une petite âme perdue. Je dois l'aider et je tiens aussi à veiller sur mon cousin Grégoire. Tout ira bien. Pélagie finira par s'amadouer. Elle semble infestée par des humeurs bilieuses; je la soignerai. Mon oncle, lui, n'est pas un mauvais homme.

Marie Monteil était accoutumée à entendre de tels discours, souvent surprenants, de la bouche d'une fille de bientôt seize ans. Abigaël était différente du commun des mortels; il en allait de même de sa mère Pascaline. De vivre aux côtés de personnes aussi exceptionnelles, d'une rare intelligence et dotées de surcroît de dons inouïs n'était pas toujours facile. Pourtant, Marie n'aurait donné sa place pour rien au monde. Elle déplorait seulement, parfois, d'avoir moins reçu en héritage que sa sœur et sa nièce, étranges légataires d'une longue lignée de guérisseuses et de médiums.

— Moi, je n'ai perçu qu'une présence, avoua-t-elle tout bas. Presque aussitôt, Yvon a évoqué cette horrible tragédie. Je me doutais bien que tu avais vu une âme errante, ma chère Abigaël. Tu as appris à te taire,

maintenant, lorsque ce phénomène se produit, et c'est plus prudent. Mais tu aurais dû laisser le chat entre les mains de ton cousin.

— Il serait mort, tantine, protesta l'adolescente. De toute façon, à quoi ça servirait de cacher mon don? J'ai estimé qu'il valait mieux faire état de ce que je suis vraiment dès le premier soir. Tante Pélagie a été choquée? Tant pis! Elle s'habituera. Je suis prête à en parler quand nous serons à table, tous ensemble. C'est trop important, comprends-tu? Je ne veux pas être obligée de mentir ni de dissimuler.

— Et si Yvon nous met dehors?

— Il ne le fera pas. Tu m'as dit et redit qu'il avait promis à mon père de veiller sur moi... Bon, arrêtons de nous tourmenter. Je fais les lits. Je te laisse vider notre valise.

L'adolescente s'affaira, gracieuse et habile. Elle souriait aux anges en secouant les draps et les couvertures. Ses cheveux clairs étaient irisés par la clarté de la bougie.

Marie la couva un long moment d'un regard attendri, puis elle entreprit de déballer leur maigre bagage. La valise contenait leurs chemises de nuit, des chaussons, des gilets de laine, deux jupes en jersey marron, trois paires de bas et du linge de corps. « Merci, mon Dieu, j'ai pu sauver le portrait de Pascaline! » songea-t-elle en contemplant un petit cadre qui protégeait une photographie de sa sœur, prise le jour de ses vingt ans.

Pascaline et Abigaël, comme l'avait dit Yvon Mousnier, se ressemblaient: même chevelure aérienne proche du blond, même regard limpide d'un bleu très clair, mais d'une profondeur envoûtante, même bouche en cœur. En regardant bien, on pouvait constater que le nez de la mère était plus fort que celui de la fille et que son menton était un peu effacé.

— Pourquoi es-tu partie si tôt? chuchota Marie en embrassant le portrait du bout des lèvres.

Son geste émut Abigaël qui la rejoignit et entoura ses épaules d'un bras protecteur.

— J'aurais tant voulu la connaître, ma petite maman! dit-elle dans un souffle. Le destin en a décidé autrement et je le déplore. J'ignore pourquoi, aussi, car elle aurait fait tellement de bien sur cette terre! On dirait que ce sont souvent les meilleurs qui s'en vont les premiers.

— Seigneur, ne pense pas des choses pareilles, Abigaël. Tu es là, toi, et j'espère que tu deviendras centenaire. J'ai cinquante et un ans; je peux encore faire un bon bout de chemin avec toi.

— Tu le feras, tantine. Mais maman est morte à vingt-cinq ans en me mettant au monde. En plus, avant ces derniers mois, je n'ai rien pu faire d'utile, de vraiment utile.

— Aurais-tu préféré être une jeune fille normale? interrogea soudain sa tante.

— Tu ne m'avais jamais posé cette question. Je ne sais pas quoi répondre. Peut-être, oui. J'ai eu si peur, au début! Tu te souviens?

Marie l'entraîna vers un des lits et la fit asseoir à côté d'elle. Elle lui prit la main et étreignit ses doigts.

— Si je me souviens! C'était dans notre chère maison de Touraine, un soir de pluie pareil à celui-ci, juste avant le début de la guerre. Tu avais neuf ans et tu dessinais une carte de géographie dans ton cahier d'école. Moi, je faisais cuire du vermicelle sur la cuisinière. Comment oublier l'instant où tu m'as dit qu'il y avait un petit garçon tout trempé près de la porte? Mon cœur a manqué un battement, je me suis retournée et je n'ai vu aucun petit garçon, mais tu regardais quelque chose avec des yeux effrayés, et j'ai compris. Mon Dieu, j'ai eu un vrai choc.

— Je me suis levée sans bruit. Je me demandais pourquoi tu ne bougeais pas, pourquoi tu ne te précipitais pas vers cet enfant, toi qui étais si secourable, si gentille! Je me suis approchée du garçon. Je voulais le toucher et le rassurer, mais il a disparu. Je me suis sentie très mal. J'avais un poids terrible sur la nuque et je pouvais à peine respirer. J'étais glacée.

Abigaël se tut, bouleversée. Ce soir-là, confrontée pour la première fois à l'apparition de l'âme en peine d'un défunt, elle avait failli perdre connaissance. Elle revivait la scène dans cette pièce mansardée où résonnaient le fracas du vent et le martèlement de la pluie.

— Oui, j'ai compris que tu étais comme ma sœur Pascaline, reprit Marie en l'attirant contre elle. Je n'avais pas le choix, je devais te raconter l'histoire de ta maman et...

— Chut, écoute, tantine. Les vaches meuglent fort, pendant la traite, c'est bizarre.

— Serais-tu devenue experte en vaches laitières? plaisanta sans joie sa tante.

— Non, évidemment, mais je trouve ça inquiétant. Tout est inquiétant ici. Ce sont les pierres, peut-être, les masses de roche qui bordent le chemin. Je ressens de très anciennes présences.

Elle ferma les yeux, tremblante. Marie scruta son profil délicat qui se détachait, sombre, sur le halo de la chandelle.

— Protège-toi, ma chère petite. Tu as lu comment faire, dans le journal de ta maman. Ne laisse pas l'autre monde se servir de toi, je t'en prie. Tu es malade, ensuite.

Marie Monteil fixa un point invisible de l'espace, son doux visage tendu par l'anxiété. Elle se remémorait l'enfant qui s'était manifesté dans sa maison de Touraine et comment elle avait pu aider Abigaël, à l'époque. Devant la fillette en larmes de jadis, terrifiée par la vision qu'elle

avait eue, elle-même avait éprouvé une violente émotion. « J'hésitais à lui dire tout de suite, sans l'avoir préparée, ce que je savais de ce pauvre garçon, se remémorait-elle. Il s'était noyé dans le puits en 1897, quand j'avais cinq ans, environ son âge. C'était notre petit voisin. Je l'ai vu tomber et j'ai couru prévenir son père, mais il est arrivé trop tard. En fait, il rôdait autour de moi depuis son décès. Pourtant, il ne s'était jamais montré à Pascaline. Seulement à Abigaël. »

— Tantine, viens, descendons, la pressa l'adolescente. J'entends des bruits dehors, des cris et des craquements. Grégoire doit être terrifié. Viens!

Ramenée au temps présent, Marie se leva promptement. Malgré ses jambes lourdes et la fatigue qui pesait sur son dos, elle descendit la première, suivie de sa nièce.

Un grand garçon aux joues cramoisies, aux yeux verts et aux cheveux bruns coupés en brosse semblait les attendre en bas des marches, sa casquette entre les mains.

— Bonsoir, j'suis Patrick, déclara-t-il. Nom d'un chien, ça souffle fort, dehors! Une tôle s'est arrachée du toit du poulailler. Papa m'a dit qu'il faut venir l'aider, les vaches sont comme folles.

— Mais que pouvons-nous faire pour aider, enfin? protesta Marie qui n'avait aucune envie de sortir. Et restons polis; Patrick, je te présente ta cousine Abigaël.

— Bonsoir, cousine!

— Bonsoir, Patrick! répliqua l'adolescente, tout en cherchant Grégoire du regard.

L'innocent s'était réfugié sous l'escalier; elle le sut à la simple vue d'un rideau brun qui fermait l'espace libre sous les marches, lequel était agité d'un mouvement régulier.

— Est-ce la soupente dont parlait ta mère demandait-elle à Patrick, le réduit, là-bas?

— Oui, on lui a mis une paille sous là-dessous. Vu que ça barde, dehors, il s'est planqué, ce trouillard.

Les termes vulgaires, presque grossiers, irritèrent Abigaël qui se précipita vers la fameuse soupente près de laquelle elle s'accroupit avec souplesse. Elle écarta le tissu et aperçut son malheureux cousin recroquevillé sur lui-même, secoué de tremblements, couché en chien de fusil sur une sorte de matelas bosselé en toile épaisse. C'était son pied droit qui heurtait par saccades le rideau. Pleine de compassion, elle posa la main sur son épaule.

— Peur, moi, peur, dit Grégoire.

— Tu ne risques rien, dans ta cachette. Ton petit chat non plus. Il va mieux, je l'entends ronronner.

Le garçon hocha la tête et se détendit. Abigaël lui caressa le front. Elle éprouvait une sensation vraiment particulière depuis son arrivée à la ferme des Mousnier, mais elle n'avait pas le temps d'y réfléchir.

— Reste au chaud, tantine, je retourne à l'étable avec Patrick.

Marie eut un geste d'impuissance. Depuis deux ans, elle avait renoncé à tenter d'influencer sa nièce dans ses décisions.

— Sois prudente, Abigaël, des tuiles peuvent tomber des toits, dit-elle cependant.

— Tantine, sois raisonnable, nous avons connu bien pire qu'une tempête d'automne.

Sur ces mots qui faisaient allusion aux bombardements et à leur errance pendant l'exode, la jeune fille enfila sa veste et se rua à l'extérieur, escortée de Patrick. Ils traversèrent la cour en courant, mais, en arrivant sous le porche du bâtiment, ils s'arrêtèrent net. Une vache s'était détachée et, les yeux fous, elle allait en tous sens en poussant des meuglements de panique. Elle affolait par son manège les deux chevaux atta-

chés dans leur stalle ainsi que sa congénère qui essayait de se libérer, retenue au râtelier par une chaîne.

Le bruit était infernal : hennissements, cris rauques et profonds, cliquetis, craquements... Plaqués contre un mur, Pélagie et Yvon n'osaient pas bouger.

— Laissez-la sortir, sinon ça finira mal! hurla le fermier.

— Faudrait encore qu'elle veuille sortir, papa, brailla son fils en réponse. Qu'est-ce qui lui prend, à la Blanche?

Malgré le tintamarre, Abigaël percevait, un peu plus loin, les bêlements des moutons. Un chien aboyait, sûrement enfermé quelque part et effrayé. Soudain, elle se crispa, pénétrée de la certitude qu'un incident était imminent.

— Attention! cria-t-elle en entraînant Patrick vers l'intérieur de l'étable.

Un frêne qui se dressait au bord de la falaise, sur le replat, se brisa d'un coup et tomba dans la cour, emporté par le vent du nord comme une simple branche. Ses dernières feuilles jaunies s'éparpillèrent et s'envolèrent au gré des rafales. Le tronc n'avait causé aucun dégât, mais le haut de l'arbre frôlait la porte ronde où les deux adolescents se tenaient l'instant d'avant.

— Bon sang, comment tu as su? demanda tout bas Patrick en dévisageant Abigaël.

— Je suis habituée aux tempêtes, répliqua-t-elle, très pâle. Quand tout craque ainsi, on se méfie.

La scène n'avait duré qu'une poignée de secondes. La vache continuait ses va-et-vient erratiques ponctués de meuglements sourds, sans se décider à quitter les lieux. Par mesure de prudence, Patrick guida sa cousine derrière un panneau de planches calé contre un robuste poteau.

— On s'en servait pour isoler les veaux; c'est du solide, précisa-t-il. Si la Blanchette veut charger ou si elle donne des ruades, on sera protégés.

— Est-ce que les vaches ont toujours peur, quand il y a du vent et de l'orage? s'enquit Abigaël. Elles sont à l'abri, ici, pourtant!

— Ben non, on dirait qu'y a autre chose.

— Mais quoi?

— Peut-être toi. Maman disait, à midi, que tu es un genre de sorcière comme ta mère.

Chuchoté, le dialogue échappait au couple réfugié au fond de l'étable. Abigaël préféra en sourire.

— Un genre de sorcière, c'est vague, ta définition. Je vous expliquerai ce soir, à table, ce que je suis. Ce n'est pas très amusant pour moi, sache-le, cousin. Maintenant, il faut calmer cette bête ou l'attraper et la rattacher.

— Vas-y, si tu veux te faire encorner!

Un hurlement de douleur empêcha Abigaël de répliquer. Elle vit Pélagie se tordre de souffrance, cramponnée à son mari.

— Elle a reçu un coup de sabot, brailla Yvon. Patrick, c'est la Fanou, maintenant, qui s'est détachée. C'est cette carne qui a rué et frappé ta mère! Prends le fouet, fais sortir la vache et la jument, bon sang!

Le garçon resta d'abord muet de stupeur. Il fixait tour à tour ses parents, sans se décider à quitter son refuge. Le décor d'ordinaire paisible de l'étable lui faisait l'effet d'un monde obscur où s'agitaient des formes massives, une blanche et une brune, et où roulaient des yeux exorbités par la frayeur. Pour aggraver la situation, le vent déjà violent se changea en un souffle dément dont le grondement étouffait tous les autres bruits.

Abigaël se signa, terrifiée. Son cœur cognait dans sa poitrine; il était agité de battements lents, mais si intenses qu'ils résonnaient en elle avec l'insistance d'un glas.

— C'est sa faute! clama alors Pélagie, l'index pointé en avant dans la direction de l'adolescente. Il ne fallait pas les laisser venir chez nous, Yvon, je te l'avais dit. Le Seigneur se fâche à cause de ta nièce, une sorcière comme l'autre, la Pascaline!

— Maman n'était pas une sorcière et je n'en suis pas une! rétorqua Abigaël. Comment osez-vous croire des sottises pareilles?

— Tu vois des morts. Ta mère aussi les voyait! C'est de la diablerie, aboya la femme, les joues ruisselantes de larmes, tant elle souffrait.

Patrick s'écarta avec brusquerie de sa cousine, soit pour la fuir, soit envahi par un soudain courage. Il s'empara du fouet de son père et le fit claquer. La jument se cabra, poussa un cri aigu et fonça vers la porte grande ouverte. Ses sabots ébranlèrent les pierres de la cour. La vache suivit le mouvement, sa lourde tête rejetée en arrière.

Abigaël pratiquait depuis l'enfance le pardon des offenses. Elle se rua vers Pélagie malgré l'agitation des autres bêtes.

— Il faut vous soigner, madame, dit-elle, ne sachant comment appeler sa tante sans paraître trop familière. Je suis surtout guérisseuse... enfin, mes mains soulagent la douleur. Si, en plus, vous avez un baume de consoude à appliquer, vous serez vite soulagée.

— Ne me touche pas! s'écria Pélagie en tremblant, les yeux pleins de mépris et de colère. Tu as entendu? Laisse-moi tranquille!

— Ma pauvre femme, tu déraisonnes, soupira Yvon. Allons, viens, je t'emmène à la maison. Abigaël ne va pas te changer en grenouille! Et ça nous économisera le docteur.

Malgré son apparente bonhomie, le fermier décocha une œillade furibonde à sa nièce. Il grogna entre ses dents:

— Quand même, c'est bizarre, les bêtes folles, la tempête, juste ce soir où tu débarques chez nous...

Abigaël ne daigna pas répondre. Elle leur tourna le dos et sortit d'un pas ferme. Une bourrasque fit danser ses cheveux et souleva sa jupe. Elle s'en moquait. Derrière le portillon en bois, la fillette vêtue de noir la fixait de ses yeux larmoyants.

DE LA MÊME AUTEURE :

Grandes séries

Série
Val-Jalbert

- L'Enfant des neiges**, tome I, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2008, 656 p.
- Le Rossignol de Val-Jalbert**, tome II, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009, 792 p.
- Les Soupirs du vent**, tome III, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2010, 752 p.
- Les Marionnettes du destin**, tome IV, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2011, 728 p.
- Les Portes du passé**, tome V, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012, 672 p.
- L'Ange du Lac**, tome VI, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013, 624 p.

Série
Moulin du loup

- Le Moulin du loup**, tome I, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2007, 564 p.
- Le Chemin des falaises**, tome II, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2007, 634 p.
- Les Tristes Noces**, tome III, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2008, 646 p.
- La Grotte aux fées**, tome IV, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2009, 650 p.
- Les Ravages de la passion**, tome V, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2010, 638 p.
- Les Occupants du domaine**, tome VI, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012, 640 p.

Série
Angelina

- Angéline: Les Mains de la vie**, tome I, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2011, 656 p.
- Angéline: Le Temps des délivrances**, tome II, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013, 672 p.
- Angéline: Le Souffle de l'aurore**, tome III, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2014, 576 p.

Série
Le Scandale
des eaux folles

- Le Scandale des eaux folles**, tome I, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2014, 640 p.
- Les Sortilèges du lac**, tome II, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2015, 536 p.

Série
Bories

L'Orpheline du Bois des Loups, tome I, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2002, 379 p.

La Demoiselle des Bories, tome II, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2005, 606 p.

Série **La Galerie
des jalousies**

La Galerie des jalousies, tome I, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2016, 608 p.

La Galerie des jalousies, tome II, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2016, 624 p.

La Galerie des jalousies, tome III, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2017, 600 p.

Grands romans

Hors série

L'Amour écorché, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2003, 284 p.

Les Enfants du Pas du Loup, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2004, 250 p.

Le Chant de l'Océan, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2004, 434 p.

Le Refuge aux roses, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2005, 200 p.

Le Cachot de Hautefaille, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2006, 320 p.

Le Val de l'espoir, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2007, 416 p.

Les Fiancés du Rhin, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2010, 790 p.

Les Amants du presbytère, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2015, 320 p.

Dans la collection **Couche-tard**

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 1, romans, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012, 344 p.

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 2, romans, Chicoutimi, Éditions JCL, 2012, 376 p.

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 3, romans, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013, 328 p.

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 4, romans, Chicoutimi, Éditions JCL, 2014, 448 p.

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 1

Novembre 1943

Accompagnée de sa tante, Abigaël Mousnier se réfugie chez son oncle paternel, un fermier aisé établi au pied d'Angoulême. Son arrivée n'enchantè guère la famille qui se méfie d'elle, car l'orpheline de bientôt 16 ans a hérité des dons de sa mère: le don de guérir, et plus inquiétant, le don de voir les âmes errantes, de leur parler et de les aider à s'élever vers la lumière.

Bien malgré elle, la fougueuse jeune femme se retrouve au cœur des activités de la résistance dont elle perce les secrets. Confrontée aux violences de son cousin, elle rencontre par ailleurs Adrien, un réfractaire au service du travail obligatoire, dont elle tombe amoureuse. Sans doute, l'attention que lui portera ce brave homme, tout comme l'affection du professeur Hitier, créeront un baume sur les maux qui découlent de ce climat accablant.

Mais un mystérieux appel l'obsède: des visions furtives d'une femme brune, «ni vivante ni morte». Abigaël décide de la retrouver à tout prix, protégée par un chien aux allures de loup surgi de la nuit. Est-ce vraiment par hasard qu'elle ait emménagé en Charentes? Jusqu'où cette quête la mènera-t-elle?